QUATRIÈME ANNÉE, N° 8 — DIX CENTIMES — DU 18 AU 24 JUIN 1898

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

AUX CAMARADES

Grâce à la générosité d'un camarade, le journal, depuis deux mois, a pu paraître sans encombre ; mais voilà les temps durs revenus et nous en sommes toujours à la même situation. Pour en sortir, il nous faudrait vendre un mille de plus par semaine.

Cette situation est d'autant plus décourageante que l'idée grandit, partout on rencontre des anarchistes nouveaux ; seulement, par indolence, par paresse, par crainte, par mille raisons semblables, une foule de ceux qui se disent anarchistes ne se croient pas intéressés à la propagande. De sorte que, ayant grandi en nombre, les anarchistes font beaucoup moins de besogne que lorsqu'ils n'étaient que le « demi-quarteron ». — Ce n'est point une récrimination. Une simple constatation.

Nous payons, il est vrai, cette propagande qui affirme que l'individu doit viser à jouir de tout son être par tous ses sens, par tous ses pores ; oubliant d'ajouter que l'on ne s'affranchit que lorsqu'on sait faire des sacrifices pour le triomphe de l'idée ; que l'affranchissement ne sera total que lorsque personne n'aura plus à souffrir de la satisfaction de nos jouissances.

Nous pensons faire œuvre de propagande générale, c'est pourquoi nous nous croyons en droit de réclamer le concours actif de ceux qui pensent que nous faisons de la bonne besogne.

Cette vente de mille exemplaires de plus pourrait être acquise si, dans toutes les localités où les Temps Nouveaux *ne sont pas en vente et où il y a des amis, ceux-ci voulaient bien s'employer près des libraires pour les amener à vendre le journal, quitte, pour commencer, à faire le sacrifice de quelques sous par semaine pour leur assurer la vente de quelques exemplaires.*

Nous rappelons que nous tenons à la disposition de ceux qui nous en feront la demande, autant de vieux exemplaires qu'ils pourront en distribuer afin de le faire connaître chez les clients des nouveaux libraires.

Cet appel nous l'avons déjà fait bien des fois, sans grand succès : nous le renouvelons encore. Peut-être notre voix finira-t-elle par être entendue.

J. Grave.

LE POINT DE VUE ANARCHISTE

LES BONS JUGES

Si ces deux mots ne hurlaient ensemble, on pourrait dire que les juges de Château-Thierry sont de bons juges. Ils s'efforcent, en effet, d'interpréter en gens humains et policés nos lois de cannibales.

On se rappelle le bruit fait récemment autour de Marie Ménard. La jeune femme n'avait pas mangé, non plus que sa mère, depuis trente-six heures ; — on gardait les derniers sous pour acheter du lait au petit. Elle déroba un pain et fut acquittée de ce chef avec des considérants quelque peu agressifs contre notre société bourgeoise.

Un jugement analogue rendu, ces jours-ci, au même tribunal atteste que ces interprétations originales du Code ne sont pas simples accès d'indulgence, mais beaux et bons procédés de critique sociale.

L'aventure est banale. Après avoir fait un enfant à Eulalie M... et promis le mariage, Léonce S... prit soin quelque temps de la mère et du nouveau-né, puis cessa tout subside, contant fleurette ailleurs. Réduite à la misère noire, Eulalie M..., perdant patience, blessa un jour son ancien ami d'un coup de pierre.

Ne pouvant acquitter, cette fois, aux termes de la jurisprudence, le tribunal condamne la prévenue à un franc d'amende avec la loi Bérenger, précisant bien, entre autres attendus peu orthodoxes, que si Eulalie M... est la condamnée légale, ce n'est pas elle qui est « moralement atteinte ».

Malgré tout leur bon vouloir, nous ne pensons pas que les juges de Château-Thierry puissent toujours protéger la justice contre cette institution d'iniquité qu'on appelle le Code. Il faudrait pour y réussir trop d'entorses à la loi, et on ne les laisserait pas faire.

Les rédactions de leurs sentences les révèlent trop intelligents, d'ailleurs, pour qu'ils pensent ainsi faire autre chose qu'une propagande révolutionnaire.

Dans le cas présent — ils le savent mieux que personne — la recherche de la paternité ne serait pas une solution. Elle existe en d'autres nations. Elle exista chez nous jadis sans grand succès. La pension alimentaire n'arrange rien. Parmi les pères insouciants, beaucoup n'auraient pas de quoi la payer. D'autres sauraient s'y soustraire par des roueries de procédure.

Il nous paraît d'ailleurs inopportun de « rechercher » des gens dont « le cœur est assez sec et le niveau moral assez bas », comme disent les bons juges de Château-Thierry, pour esquiver les devoirs de la paternité. Aux obligations de cet ordre, la spontanéité libre, nous semble-t-il, est quelque peu nécessaire. Contraindre les gens à être pères autrement que par le hasard de la procréation, ce serait une fanfaronnade inutile de notre Loi, comme c'en est une déjà d'imposer aux époux l'amour sans nuages et la fidélité éternelle. Fanfaronnade et cruauté aussi, cette même loi ayant fait, par ailleurs, tout le nécessaire pour empêcher les époux de s'aimer et les pères de prendre une conscience forte du sentiment paternel.

Il s'agit ici d'autre chose qu'un ajoutis à nos codes, chapitre de la famille. Ce fait divers est gros de la question tout entière des rapports entre l'homme et la femme, question que l'on commence à poser très haut, un peu partout, et qu'il faudra bien résoudre.

Un des plus beaux avantages de la propriété individuelle et du salariat, c'est que sont seules à peu près assurées d'une part dans le bénéfice accumulé par le labeur commun, les activités capables de se traduire en valeur marchande, de s'évaluer en argent. Nulle coopération sociale ne compte dont l'échéance est trop lointaine et ne peut être monnayée sur l'heure. En un tel milieu d'utilitarisme bas et immédiat, outre la défaite certaine de toute aspiration noble et désintéressée, c'est le triomphe certain du grossier besoin individuel sur l'intérêt supérieur de l'espèce

Parmi cette économie sociale mesquine et sordide, que va devenir la femme, elle qui tient de si près à l'espèce, elle que ses fonctions et son intelligence spéciale de mère écartent dans une large mesure de la production, que son rôle tout de douceur, de tendresse, d'altruisme éloigne de l'âpre combat pour le gain, et réserve, quoi qu'on en dise, aux tâches plus patientes et plus calmes du foyer?

Elle est la grande sacrifiée, la grande vaincue de notre époque.

Elle n'a pas, comme l'homme, le droit de passer au comptoir qu'est la société actuelle et d'y réclamer de quoi vivre pour elle et ses enfants, d'y toucher cette part si rognée soit-elle des revenus sociaux que l'homme parvient presque toujours à se faire payer contre son travail.

Si elle s'en avisait, par hasard : « Qu'as-tu produit? lui demanderait-on. Combien de tonnes de charbon as-tu extraites? Combien de pièces de toile as-tu tissées? Où sont les champs que tu as labourés? »

Et elle aurait beau dire : « J'ai porté mes petits, pendant neuf mois, dans mon ventre. Je les ai nourris, je les ai réchauffés de mon amour. J'ai aussi aimé un homme. J'ai apporté dans sa rude existence de labeur ma tendresse et ma beauté, et ma joyeuse insouciance, et ma gaie confiance en l'avenir, et mon entente pratique de la vie, sans quoi il n'aurait peut-être jamais eu la force d'accomplir sa tâche! » Le guichet resterait fermé. Car il n'est pas de tarif, dans le barème du capital, pour de tels services.

La femme ne peut pas vivre librement, rétribuée une fois pour toutes et sans condition, par le droit à la vie, de son apport à la vie.

Il faut qu'avant tout, sans se soucier d'amour ni de sympathie, elle cherche un homme qui lui serve d'intermédiaire avec ce milieu social où elle n'a pas accès et qui lui rapporte un peu de cette richesse sociale à laquelle elle coopère sans en bénéficier. Pour le trouver, cet homme, elle usera souvent des pires bassesses. Elle jouera la feinte de l'amour, la plus ignoble de toutes. Puis, tenant de lui la permission de manger, elle sera à sa merci. Et, bien que résignée aux souffrances, aux humiliations, insultée, parfois battue, elle n'est pas même assurée de l'avoir toujours ce pain qu'elle achète si dure

Source gallica.bnf.fr / Musée social-RECMA

ment. Il arrive que l'homme la jette à la rue, elle et son enfant. Après s'être servi et rassasié d'elle, il refuse de partager plus longtemps sa fortune ou son salaire. Alors c'est la misère et parfois la révolte, comme il advint à Château-Thierry.

Et ne comptez pas trop que les interprètes des lois se mettent un jour à être pitoyables, ni les faiseurs de lois sensés et justes. Ces gens sont de ceux en faveur de qui l'ordre actuel est agencé. Et si quelques-uns l'oublient généreusement, le très grand nombre s'en souvient.

Et quand même voudraient-ils tous user, en leur besogne, d'un peu de bienveillance, ça ne servirait pas à grand'chose. Les tristesses issues du capital ne disparaîtront qu'avec lui.

Capital et salariat non seulement sont désastreux au point de vue matériel — puisque, à richesses et forces productrices égales, ils sont l'économie sociale qui rend le moins — mais ils le sont encore au point de vue moral, puisqu'ils refusent de reconnaître et découragent ainsi des activités aussi importantes au progrès de la race que la maternité et l'amour.

En place d'une société de tâcherons, où l'on ne mange qu'en justifiant d'un labeur dont les résultats se puissent auner ou peser, organisons donc la société des hommes libres, des hommes confiants, où l'on mangera d'abord et travaillera ensuite. Quand le monde aura repris sa marche dans cette direction du communisme, qui seule ouvrira vraiment une ère nouvelle, toutes les bonnes volontés, toutes les initiatives, toutes les facultés, — dans l'ordre des sentiments comme des actes, en vue de l'espèce comme en vue de l'individu — assurées désormais de vivre, oseront s'épanouir sans arrière-pensée.

Alors, mais seulement alors, la femme et la mère seront délivrées des angoisses présentes, comprises et respectées.

Le capital vaincu, les valeurs réelles prendront leur revanche sur les valeurs fictives. Toute manifestation vitale sera certaine de poursuivre sa route paisiblement, quelles que soient sa forme, son intensité, sa durée. La vie comptera au même titre que la production. On s'apercevra — enfin! — qu'avant de produire et pour pouvoir produire il faut vivre. Et la femme dont la mission éternelle, de par son type physique et moral, est de donner, de porter, de réchauffer, d'embellir la vie, la femme conquerra à ses propres yeux et à ceux de l'homme une immense valeur sociale et une place glorieuse.

Non seulement elle disposera de tout le nécessaire pour mener à bien sa fonction sociale de mère, mais, cette fonction, elle pourra toujours la remplir librement, c'est-à-dire dignement et consciemment. On ne verra plus de femme avec son enfant au bras et rien pour le nourrir. Et on n'en verra pas non plus rabaissée au rôle de servante et d'objet de plaisir, de cliente et de protégée de l'homme.

La femme sera pour l'homme une compagne libre, égale et respectée.

CHARLES-ALBERT.

LA VIE A BORD

Continuons aujourd'hui à pénétrer dans la vie du marin, et nous allons voir que son triste sort ne diffère guère de celui de son camarade du « plancher des vaches ».

Nous ne dirons rien de ceux qui naviguent à bords des *grands courriers* et, en général, à bord de tout vapeur. Nous ne pouvons mieux les comparer qu'à ces larbins de grande maison qui, à l'instar de leurs maîtres, regardent de haut les petits; ils sont habillés, généralement, par la Compagnie, et chacun d'eux a des accointances avec la cuisine des *premières;* le travail est réglé comme un papier à musique et n'a rien de bien pénible.

On rencontre cependant quelquefois, parmi les marins de vapeurs, de « vieux loups » qui, par nostalgie et plus souvent parce qu'ils ont été plus pressurés que les autres et n'ont pu se retirer au « pays », finissent leur vie dans cette navigation relativement facile.

Ceux dont nous voulons parler, les vrais marins, sont ceux qui « bourlinguent » dans les parages dangereux du Nord ou du cap Horn, à bord des voiliers.

— Notons, en passant, que ce qui a contribué au développement de la marine à vapeur est, autant et peut-être plus que le progrès, l'intérêt — toujours l'intérêt, représenté ici par une concurrence à outrance, une sorte de course au *fret*, l'avidité des armateurs.

Dans la marine à voile, d'abord, on sait quand on part, mais on ne sait jamais quand on arrivera; on est à la merci des vents contraires et, chose plus contrariante encore, des calmes. C'est surtout à ces moments-là que la mauvaise humeur est générale : on ne bouge quelquefois pas de place pendant des quinze jours entiers. Le capitaine et ses officiers voient leurs intérêts dormir, et les hommes, las d'une campagne qui a été dure, ont hâte d'arriver au port, car lorsque le voyage tire à sa fin, le vin manque, les vivres vieillissent; car les provisions sont souvent peu abondantes. Que ce soit le capitaine ou l'armateur qui nourrisse ses hommes, les vivres sont toujours embarqués au plus juste. Il faut bien faire un peu de *rabiot!*

Quand il fait beau, ça va encore assez; on fait des voiles neuves, on répare les vieilles, on peint et on lave tout le jour... et ne pas croire qu'on se repose la nuit! Quand vient 8 heures, les *quarts* commencent.

L'équipage est divisé en deux bordées, « tribordais et bâbordais », qui se relèvent de quatre heures en quatre heures.

Pendant que les uns dorment dans leur « cadre » de bois, ou dans leur hamac, les autres sont sur le pont, prêts à la manœuvre, si les vents changent, et toutes les heures l'homme de barre *pique* sur la cloche pour se faire relever par son matelot.

Et c'est ainsi sans cesse. La nourriture consiste : le matin, en une horrible lavasse où il entre plus de chicorée que de café, le *boujaron*, soit cinq centilitres de tafia, et du biscuit. Les deux autres repas — midi et 5 heures — se composent invariablement tantôt de morue et de patates, tantôt de lard et de « fayots ». Ça ne varie pas *devant*, tandis que *derrière*, chez MM. les officiers circulent les poulets, les poissons et les conserves de première marque.

De temps à autre on tue un mouton ou un porc; les meilleurs morceaux vont derrière et du reste le coq — cuisinier — fait une infecte ratatouille pour l'équipage.

Du pain le dimanche, le reste du temps du biscuit.

... Mais si un « grain » s'élève à l'horizon, si le vent « fraîchit » et si le mauvais temps arrive, c'est une tout autre histoire. En apparence, cela paraît tout simple : on « envergue » la capote cirée et « attrape à serrer les *perroquets* » et à prendre des *ris* aux *huniers*, mais si l'on examine les petits détails, on voit que ce sont autant de misères.

Dans les mers du Sud, c'est souvent deux ou trois semaines que dure un coup de vent, assaisonné de neige, de pluie ou de grêle.

Vous voyez d'ici ces malheureux restant de longues heures sous la pluie, obligés de changer de linge jusqu'à trois fois par jour, et avec cela impossible de rien faire sécher, l'humidité règne partout; il ne faut pas songer à allumer le poêle, le charbon ne tiendrait pas dedans.

C'est un spectacle à la fois grotesque et navrant que celui que présente le cuisinier, allumant vingt fois son fourneau vingt fois éteint par la brusque irruption des paquets de mer. Aussi, on mange, il faut voir comment! Et c'est justement dans ces moments-là que le corps aurait le plus besoin de se restaurer... Il faut se contenter de grignoter un bout de biscuit et d'avaler un peu de tafia, alors qu'on vient de passer trois heures dans la mâture à tous les vents, avec 30 ou 40 degrés de roulis, risquant à chaque instant d'être enlevé par la toile qui fouette, ou précipité à la mer par les brusques sursauts du navire qui se cabre à la lame. Et cela pour le salut commun, pour remplacer une voile qui vient d'être arrachée et qui seule permet de maintenir le bateau *en cape*, ou bien pour prendre *un ris* de plus, afin d'alléger la mâture qui craque horriblement!

Ils sont là-haut, cinq ou six, sur la vergue, se cramponnant d'une main et travaillant de l'autre, aveuglés et cinglés par la pluie et abasourdis par le bruit du vent qui mugit.

Triste existence, n'est-ce pas? Et dur labeur... payé 55 francs par mois!!!

C'est rigoureusement exact : *cinquante-cinq* francs par mois sont payés ces pauvres gens qui travaillent nuit et jour, qui sont nourris de lard et de fayots et couchent dans un cadre de bois, sur une paillasse toujours humide! Ils dépensent pour deux ou trois cents francs d'effets et de linge par campagne — huit à dix mois, et ce qui reste sert souvent à faire vivre la femme et les enfants, car quelque bizarre que cela paraisse à certains, le plus grand nombre des marins est marié.

Tel est le genre de vie de ces hommes à la mer; il nous reste à dire un mot de celle qu'ils mènent dans les ports.

En Europe, les navires accostent généralement à quai; de sorte qu'après le travail de la journée, les matelots peuvent aller se délasser un peu de la vie du bord; mais ailleurs il en est rarement ainsi, les navires mouillent souvent sur des rades dites *foraines*, à quelquefois 2 ou 3 milles de la côte et il faut des embarcations pour aller à terre, et dame! on n'en met pas à la disposition des matelots, ils se débrouillent comme ils peuvent; d'ailleurs, en rade, il y a un service de nuit — un homme relevé d'heure en heure, pour surveiller le fanal de mouillage.

De sorte que ces malheureux font souvent d'interminables campagnes sans mettre les pieds à terre. Ils se résignent.

Parfois, ils se plaignent de leur sort, mais entre eux; cela ne va jamais plus loin.

C'est donc le devoir de tous ceux qui le peuvent, de leur apprendre à revendiquer leurs droits et à réclamer leur part de bien-être, comme leurs camarades, les ouvriers de la terre ferme.

MAURICE DUCLAUD.

DES FAITS

Caisse d'épargne de Paris, du 24 au 30 avril :

Dépôts.....	Fr.	736.956
Retraits, ...		1.083.276

Caisses d'épargne ordinaires, du 21 au 30 avril :

Dépôts.....	Fr.	3.203 928
Retraits.....		7.762.617

Excédents des retraits depuis le 1er janvier 1898 : 15.622.646 francs.

AVIS

Nous avons fait déposer chez les libraires de Paris : *Déclarations d'Etiévant*, — *Entre Paysans*, de Malatesta, — *Machinisme*, de J. Grave.

Le produit de la vente doit être appliqué à faire réimprimer *La Morale anarchiste*, de Kropotkine. La vente des précédentes n'ayant pas rendu ce qu'il fallait, prière aux camarades d'aider à la vente de celles-ci.

Mouvement ouvrier

Le Syndicat des travailleurs des Chemins de fer vient d'adresser à tous les employés un manifeste dont nous croyons devoir extraire les passages suivants :

« Les travailleurs des Chemins de fer n'attendent plus rien de leurs directeurs ; trop longtemps bercés d'un espoir chimérique, nos camarades méritent l'aveu échappé à M. le Directeur des Chemins de fer du Midi, lorsqu'il déclara : « Les Compagnies ne céderont que lorsqu'elles y seront forcées ! »

« *L'action législative ne donne pas davantage la moindre illusion sur le sort réservé à nos réclamations.....*

« Partout, nos camarades déclarent qu'il ne faut plus compter que sur nous-mêmes.

« C'est au syndicat à déclarer la grève générale : nous sommes 85.000, c'est assez. »

Comme on le voit, la situation est très tendue ; une dernière démarche va être tentée (il est vrai qu'elle l'est chaque année depuis 1893) et s'il n'y a pas de la part des Compagnies une réponse catégorique, c'est la grève à bref délai, ainsi qu'en a décidé un récent congrès.

Il sera intéressant pour nous d'en suivre les phases : certains camarades, que nous connaissons aux chemins de fer, ne manquant pas, en effet, d'énergie. Nous tiendrons donc nos lecteurs au courant, car la lutte qui va s'entreprendre semble devoir être fertile en incidents de tous genres, si toutefois les renseignements que nous tenons de bonne source sont exacts, et nous ne pouvons que le souhaiter.

***

Les ouvriers porcelainiers de Vierzon, qui sont en grève depuis déjà quelque temps, sont très surexcités ; samedi dernier, cent cinquante ouvriers ont attendu à la sortie de l'usine un contremaître, dont l'embauchage a été une des causes de la grève ; assailli, il n'a dû son salut qu'à l'arrivée des gendarmes. Cinq ouvriers ont été arrêtés. Les esprits sont très exaltés. Pourvu que quelques politiciens n'aillent pas par là prêcher le calme... On s'attend à de graves incidents. Et peut-être mieux !

La grève des métallurgistes de Brest, qui semblait finie, est sur le point de recommencer, par suite du refus par les patrons de reprendre cinq ouvriers, membres du comité de la grève.

L'administration de l'arsenal de Puteaux vient de faire savoir que tous les ouvriers ayant plus de soixante-cinq ans d'âge sont congédiés pour le 15 septembre prochain.

Pas mal, l'Etat-patron, qui met au rancart, tout comme de vieilles machines, les vieux ouvriers qui se sont usés à son service !

Malheureusement, ceux-ci n'ont pas trouvé autre chose que de faire intervenir un député auprès du ministre de la guerre. Il y avait cependant mieux à faire ! Et si, comme il est probable, le ministre leur fait répondre qu'ils n'avaient qu'à faire des économies pour leurs vieux jours, je ne saurais, ma foi, dire qui est le plus lâche, des ouvriers ou du ministre.

Les ouvriers ébénistes et tapissiers de Glasgow et de Dundee sont en grève depuis le 28 mars dernier. Pour bien démontrer que le capitalisme n'a pas de patrie, les patrons ont envoyé plusieurs intermédiaires sur le continent et principalement à Paris pour embaucher des ouvriers. La chambre syndicale des ouvriers tapissiers de Paris met en garde ses membres contre les offres qui pourraient leur être faites. Cette solidarité ouvrière, par-dessus les frontières capitalistes, n'est pas faite pour nous déplaire.

Les mineurs du pays de Galles sont toujours en grève ; les grévistes, qui ont fait savoir leurs *desiderata* aux patrons, refusent absolument de constituer des délégués ou un comité de négociations ; ils entendent traiter directement avec les patrons.

Cette grève entraîne un ralentissement considérable dans la vie ouvrière de la contrée ; un grand nombre d'usines sont fermées.

Ce refus des grévistes de constituer des délégués nous paraît très intéressant ; malheureusement les détails et les causes nous font défaut, ce qui nous empêche de donner plus de détails.

Les mineurs d'Ecosse et du Northumberland, au nombre de 113.000, viennent de bénéficier d'une augmentation de 4 fr. 25 par semaine.

***

Je ne saurais passer sous silence un fait que j'ai remarqué bien souvent pendant la dernière période électorale et dont j'ai encore été le témoin mardi dernier, à l'entrée du *Tivoli Waux-Hall*, au punch sociato-politicard. La foule, assez houleuse, n'obéissait guère aux injonctions des agents ; il fallut qu'un commissaire de police priât le député Vaillant, ex-révolutionnaire, de haranguer la foule, ce que fit celui-ci de la meilleure grâce du monde. Je cite ses paroles textuellement, et mon ami Breton, député, ne saurait me démentir. « Citoyens, disait Vaillant, soyez calmes ; ne donnez pas à la police l'occasion d'une journée ! Ne faites pas le jeu des réactionnaires ! dispersez-vous. »

Pour ces révolutionnaires assagis, ne pas obéir aux injonctions des policiers c'est faire le jeu des réactionnaires ! donner à la police l'occasion d'une journée, etc., etc.

Blanqui, assurément, rougirait de tels élèves.

P. DELESALLE.

MOUVEMENT SOCIAL

France.

LA JUSTICE. — Notre ami Degalvès a eu affaire, lundi dernier, avec les « chats-fourrés ». Au cours d'un déménagement à la cloche de bois auquel participait Degalvès, une bagarre avait eu lieu, dans laquelle le concierge, dit-on, avait été frappé. C'est sur Degalvès que le hasard de l'accusation était tombé. Malgré son affirmation qu'il n'avait nullement frappé, les juges, qui ne se soucient guère de la vérité pourvu qu'ils touchent le montant de leurs appointements, et qui ignorent qu'un anarchiste ne ment jamais, l'ont condamné à deux mois de prison. Outré d'un tel parti pris, Degalvès s'est alors avancé vers les juges et a crié, le poing brandi : « Non, je n'avais pas frappé. Mais vous me donnez une leçon. Une autre fois, je frapperai, et je frapperai fort et juste... »

Voilà comment on fait des révoltés, des Etiévant, que l'on écrase ensuite de tout le poids de la machine sociale après les avoir acculés.

Que d'énergies ainsi brisées par la malfaisance de la « justice » !

***

LA GRANDE FAMILLE. — Dimanche soir, le soldat Ennuyer, du 128e régiment d'infanterie, qui avait obtenu une permission d'un mois pour en jouir à Péronne, s'est faufilé dans la caserne Foy, et là, après avoir monté dans une chambrée, il s'est enfoncé une baïonnette dans le poumon gauche.

Il n'est pas mort et on espère le sauver, c'est-à-dire le conserver à cette vie militaire qu'il avait en horreur et qu'on va sans doute lui rendre plus horrible encore pour le punir d'avoir voulu la quitter.

Le cadavre du soldat dont on avait trouvé les effets sur le bord du canal, à Sillery, ainsi que nous l'avions annoncé la semaine dernière, a été retrouvé dans l'eau à quelques mètres de là.

Au fort du Mavre, près de Verdun, le soldat Gauthier, canonnier au 5e bataillon d'artillerie à pied, a tenté de se suicider. Il devait passer le jour même au conseil de guerre pour outrages à un supérieur et refus d'obéissance.

***

Ces jours-ci, à Vincennes, un jeune sous-officier de vingt-deux ans, nommé Muller, s'est asphyxié dans un hôtel, avec sa maîtresse, Marguerite Schuster. Précédemment en garnison à Versailles, on l'avait forcé à demander son changement de corps, afin, dit-on, de le séparer de sa maîtresse. De plus, son père, officier supérieur en retraite, lui avait coupé les vivres quand il avait connu sa liaison.

Parti dernièrement à des manœuvres, il avait laissé son amie seule, privée du faible appui qu'il lui apportait avec sa solde de 2 fr. 50. Enfin, à son retour, ils se sont décidés à en finir.

Le bruit court et se confirme de plus en plus que c'est pour se soustraire aux persécutions odieuses d'un officier qui poursuivait Marguerite Schuster de ses instances, que les deux amants ont cherché un refuge dans la mort. Ce serait cet officier qui aurait le premier averti le père de Muller et l'aurait engagé à séparer les deux jeunes gens. Il agissait évidemment, ce lâche, pour le plus grand honneur de l'armée.

ANDRÉ GIRARD.

AUBERVILLIERS. — La propagande anarchiste recommence à prendre pied à Aubervilliers, Pantin, les Quatre-Chemins ; il faut dire aussi que les camarades y possèdent de bonnes initiatives, à tel point qu'en ces quartiers où l'exposé des théories anarchistes ne rencontrait autrefois que huées et pis encore, — témoin la réception, à coups de pierres, de Louise Michel, il y a sept ans, — aujourd'hui, au contraire, c'est avec une visible sympathie qu'un millier d'auditeurs ont écouté notre amie et les autres camarades venus pour exprimer notre manière de voir sur les faits qui, d'un point du monde à l'autre, se déroulent actuellement.

NOEL PARIA.

***

BOURG. — *Après un quart de siècle de République.* — Un ouvrier originaire de Charix, canton de Nantua (Ain), travaillant à Oyonnax, reconnu atteint de variole noire, fut dirigé par le médecin de la localité sur l'hôpital de Nantua. Là, pas de salle d'isolement ; l'homme est expédié à Charix. De Charix, le maire le réexpédie à Bourg et télégraphie à l'hôpital de cette ville.

Le trajet se fait en 3e classe, sans aucune précaution, quoique l'éruption soit très avancée ; à la gare de Bourg, aucune voiture d'hôtel ne veut prendre l'infortuné. Alors un commissionnaire se dévoue, il enroule le malade dans une couverture, le charge sur une charrette à bras et le conduit à l'hôpital... Mais l'Administration veille ! Les papiers ne sont pas en règle — l'éruption de variole noire, elle, est parfaitement en règle, elle ne demande pas de paperasses officielles, celle-là ; ce qui n'empêche pas que le dévoué portefaix retraverse la ville avec son dangereux fardeau, et se rend à la mairie. A la mairie — toujours en conformité des sacrés règlements — on met à la porte les pauvres hères en indiquant la préfecture. Et, de nouveau, en route pour les bureaux du préfet. Enfin, arrivé à destination, il se trouve qu'il est 1 heure, et jusqu'à 2 heures il n'y a pas d'employés à la préfecture. Avisée de ce qui se passe, une personne complaisante court chercher le secrétaire qui consent à venir et signe l'admission du malheureux à l'hôpital. Quelques heures plus tard, il était mort.

Espagne.

A la fièvre des premiers moments la résignation a succédé. A l'heure actuelle, tout est tranquille et l'on croirait que nous vivons dans le meilleur des mondes. La guerre elle-même n'excite plus que la curiosité. Par contre, la réaction s'en donne à cœur joie.

Les moines des Philippines ont eu l'audace de jeter un défi à l'opinion en obligeant le gouvernement et les Chambres à défendre leur conduite monstrueuse à l'égard des Tagalos. Ils continueront à gouverner l'Archipel, si les Américains leur en laissent le loisir, comme ici les jésuites continueront à être les maîtres, soutenus non seulement par des conservateurs récalcitrants comme Silvela, mais aussi par des libéraux comme Maura.

C'est grâce au gouvernement moinaucrate que le pays s'est couvert de couvents et le courant ultramontain est devenu puissant au point que des politiciens aussi peu libéraux que les Romero, Robledo et Weyler ou aussi mesquinement démocrates que les Castelar se sont proposés de restaurer la République. Pour atteindre ce but, ils n'hésiteront pas à jouer le rôle sinistre de Thiers et le boucher Weyler n'aura pas grand effort à faire pour égaler en ignominie son sanguinaire prédécesseur.

Cela n'empêche pas les républicains, qui toujours se prétendirent révolutionnaires, de marcher à la remorque des Castelar et des Weyler, et, s'ils ne flattent pas Romero Robledo, c'est que ce dernier ne leur a encore rien promis. Le spectacle que nous offrent ces aspirants au gouvernement est réellement répugnant.

Une autre infecte comédie nous est offerte par les organisateurs des corridas patriotiques, des messes et prières extraordinaires. Sur tout le territoire, ces scènes de barbarie et de fanatisme se répètent quotidiennement.

***

Le mouvement ouvrier, nous le constatons avec peine, est complètement mort et nul ne se souvient aujourd'hui des atrocités de Montjuich.

On ouvrit une enquête pour la forme et cela fit que beaucoup crurent en la sincérité gouvernementale. On crut qu'à l'aide d'anodines commissions on parviendrait à obliger le gouvernement à faire justice. Naïveté ! Dès le début de la campagne, nous

vîmes que républicains, socialistes et quelques anarchistes s'illusionnaient étrangement et les faits se sont chargés de leur démontrer à quel point ils avaient été candides. Une fois de plus, les agitateurs se rendront compte que, pour remuer l'opinion, les résolutions énergiques sont seules efficaces.

La situation actuelle est désastreuse pour le socialisme militant. On a bourré le cerveau populaire de phrases creuses en négligeant les idées, et aujourd'hui on se rend compte des résultats qu'il faut attendre d'une telle manière de faire. Grâce à cette absence totale d'idées, les derniers soulèvements ont été promptement étouffés. Privé de fond intellectuel, le peuple s'est lancé dans la rue sans orientation, puis il est revenu bien vite à son indifférence coutumière.

C'est pour cela qu'il est de toute nécessité que les éléments anarchistes, instruits par l'expérience, concentrent leur tâche de propagande en une action puissante sur la masse. Nous sommes endormis, et cela tient d'une part aux lois d'exception, et, d'autre part, à ce que beaucoup s'illusionnent sur la possibilité et la portée d'une résolution immédiate, pour laquelle on ne fait rien, soit dit en passant. N'aurions-nous pas dû, tout d'abord, braver la loi en revendiquant hautement le droit de propager notre idéal et entreprendre ensuite la diffusion pratique de nos idées parmi le peuple qu'il faut habituer aux conséquences de la liberté la plus complète?

De la sorte, il nous eût été possible, en toutes les occasions, d'imprimer un caractère consciemment révolutionnaire aux mouvements populaires.

Puisque notre propagande orale et écrite est morte ici, je suis obligé de profiter de ces correspondances pour soumettre les considérations qui précèdent à la réflexion des camarades d'Espagne.

∴

A bref délai paraîtra à Madrid le premier numéro de la *Revista Blanca*, éditée par Frederico Urales, rédacteur au journal républicain *El Progreso*.

Cette revue sera, paraît-il, similaire à la *Ciencia Social* que publiait un groupe anarchiste de Barcelone. Nous verrons si cette publication tient sa promesse d'être largement ouverte aux idées révolutionnaires.

Bien cordialement vôtre.

R. M.

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

L'*Idée Nouvelle* donnera sa conférence sur « l'antisémitisme » à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, le mardi 28, à 8 h. 1/2 du soir. La conférence sera faite par Pelloutier et L. Tailhade. Entrée : 0 fr. 50.

∴

Propagande libertaire. — Samedi 18 juin, à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton, conférence publique contradictoire.

Sujets traités : « Les Souffrances du bagne, par Antoine Cyvoct; L'Anarchie, sa philosophie, son idéal, par Francis Prost. »

Entrée : 25 centimes.

Bibliothèque sociologique des Libertaires du XII^e^. — Réunion dimanche 19 juin, à 8 h. 1/2, chez Delapierre, 168, rue de Charenton.

∴

Samedi 18 juin, à 9 heures du soir, salons Cloche (Coquet), 80, boulevard de Clichy, grande soirée de famille suivie de bal.

Programme : Allocution par Louise Michel. — Concert avec le concours des poètes et chansonniers de la Butte.

A minuit, grand bal. Entrée : 1 fr.

Le piano sera tenu par M. Guédon.

∴

Saint-Denis. — Les camarades de Saint-Denis viennent de faire rééditer la chanson du *Père Duchêne*.

Les camarades qui en désireraient sont priés d'adresser demandes et galette au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin, Saint-Denis (Seine). Le cent, 4 fr. franco.

∴

Nimes. — Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires, le vendeur de Nimes prévient les lecteurs des *Temps Nouveaux* qu'il se trouve habituellement, à midi et à 8 heures, bouillon Duval, derrière le Grand Temple; de 2 à 5 heures, Bar Nimois, à droite de la gare. Dépôt, 6, rue Cotelier.

∴

Angers. — Les camarades d'Angers, Trélazé et des environs se rencontreront le samedi 18 courant, aux *Bonnes Fillettes*, à 8 heures du soir. — Conférence Henri Dhorr.

∴

Les camarades Marestan et Verleye, allant vers le milieu du mois de juillet de Lyon à Marseille par Bourgoin, Voiron, Grenoble, Saint-Marcellin, Romans, Valence et les villes du cours du Rhône jusqu'à Arles, se proposent de faire dans ces villes ou dans celles intermédiaires sur cet itinéraire, quelques conférences et fêtes familiales.

Ils prient les camarades qui s'intéressent à la propagande dans ces endroits d'entrer en communication avec eux.

Ecrire à Léon Verleye, 229, rue de Créqui, Lyon (Rhône).

∴

Bordeaux. — Camarades, la propagande ne se fait point sans entraîner de sacrifices, — pécuniaires ou moraux — de même que la terre n'est pas fertilisée sans un effort opiniâtre et conscient.

Vouloir attendre des résultats *immédiats* de la propagande libertaire, ce serait admettre le mouvement perpétuel en mécanique ou la quadrature du cercle en géométrie.

Nul effet n'est déterminé sans cause. *La terre humaine* ou *plutôt les cerveaux* sont encore par trop réfractaires aux vérités démontrables et démontrées que les anarchistes livrent depuis vingt ans au moins à la mentalité populaire.

Quelles que soient l'exactitude et la beauté des théories *antiétatistes*, les travailleurs, amusés aux bagatelles de la porte par les sophismes politiques et la monstrueuse amusette électorale, ne les adopteront, pour les répandre à leur tour, qu'après que nous aurons dissipé leurs préjugés, mis la lumière en eux avec une inlassable continuité de prosélytisme.

Amis, gardons-nous de cultiver notre « *moi* », comme dirait M. Barrès, avec une intensité confinant à la rêverie et empêchant toute louable action.

Pendant que les Turcs assiégeaient Byzance, les défenseurs de cette ville se stérilisaient en de mortelles querelles de mots.

La solitude a du bon, si elle a pour corollaire *l'action, une action raisonnée, sériée, sagace et ferme*.

Nous manquerions aux judicieux principes auxquels nous nous sommes consacrés en toute clarté en négligeant, pour une raison ou pour une autre, toute occasion d'*ensoleillement cérébral*, c'est-à-dire de propagande. Antoine Antignac.

Le groupe se réunira dorénavant 103, route de Bayonne (place Saint-Nicolas), à la buvette tenue par Caunille, où l'on trouvera les journaux, brochures et toutes publications libertaires. — On porte à domicile.

∴

Au théâtre Saint-Paul, 25, rue des Facultés, mercredi 22 juin, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr.

Sujet devant être traité : « Ce que veulent les anarchistes. »

Entrée : 30 centimes; places réservées, 50 centimes. — Entrée gratuite pour les dames.

∴

Chicago. — L'*International Working Men's Association* vient d'ouvrir, au 642, South Ashland avenue, une salle de lecture où l'on trouvera toutes les publications révolutionnaires du monde entier.

EN VENTE A NOS BUREAUX

Derniers ouvrages parus de nos collaborateurs :

L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique, par Elisée Reclus, franco, 2 fr. 75.

XIII Idylles diaboliques, par A. Retté, franco, 2 fr. 75.

Delcros, par H. Rainaldy, franco, 2 fr. 75.

Croix et Glaives, vers, par Th. Jean, 1 vol., 2 fr. 75.

Déterminisme et Responsabilité, par A. Hamon, 1 vol., 2 fr. 50, chez Schleicher frères, 15, rue des Sts-Pères.

AVIS

Un camarade de vingt-huit ans, comptable, bachelier ès sciences, connaissant quelque peu d'anglais, demande un emploi. S'adresser au journal si on a quelque offre à lui faire.

∴

Un de nos amis demande à acheter les numéros 42 et 46 de la deuxième année de la *Révolte*. Adresser les offres au journal.

∴

Liste des publications du groupe anarchiste russe :

Première série : Bibliothèque anarchiste.

M. Bakounine. *La Commune de Paris et l'idée de l'Etat.* — 0 fr. 25.

V. Kropotkine. *Paroles d'un Révolté.* Fasc. 1, comprenant les 6 premiers chapitres. — 1 fr.

E. Reclus. *L'Anarchie.* — 0 fr. 25.

Deuxième série :

Sophie Bardine. *Discours devant le tribunal.* — 0 fr. 50.

Emile Henry. *Discours.* — 0 fr. 20.

J. Most. *La Peste religieuse.* — 0 fr. 25.

Pour paraître prochainement : *Paroles d'un Révolté*, fasc. 2.

Ces brochures sont en vente aux *Temps Nouveaux*.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

Qu'est-ce que la Fédération? (Fédération abolitionniste internationale contre la prostitution réglementée). *Qu'a-t-elle fait? Que veut-elle?* par un membre du comité exécutif, brochure, 1 franc, chez Giard et Brière, 16, rue Soufflot.

Réponse au Père Ollivier, par J. de Triac, broch., 0 fr. 75, librairie Dentu, 78, boulevard Saint-Michel.

Manifiesto del general Terencio Pierra, broch., Tegucigalpa (Honduras).

Quand égorgerons-nous enfin ?... brochure par Jacques Sauterelle.

4^e^ livraison du *Dictionnaire La Châtre*, 0 fr. 60, 11, rue Bertin-Poirée.

Histoire de la Commune, par Louise Michel, 1 vol., 3 fr. 50, chez Stock.

A lire :

J'ai tué....., par Michel Corday, *Journal*, 12 juin.

PETITE CORRESPONDANCE

Paris. — C'est le 15 juin, cette semaine, que vient devant la cour d'assises de la Seine le procès de notre camarade Etiévant.

G. C., à Como. — Votre abon. finira fin nov. 98. *Glaneur* expédié.

D., à Charleroi. — Reçu 16 fr. pour 12 lithog.

Au camarade qui nous a envoyé le *Petit Marseillais*. — Nous avons déjà reproduit plupart des faits qui sont racontés par Juliette Adam.

F. C., à Wrexham. — Votre abon. finit fin août. Je ne connais pas d'ouvrage de ce titre : *La Jeunesse?*

T. M. — Vers trop incorrects.

J. L. S. — Même réponse.

A. P., av. de St-Ouen. — Une partie de nos bandes étant à la réimpression, il se peut qu'il y ait eu une erreur. — J'envoie les numéros manquants.

Reçu pour Etiévant : Reims, un camarade, 1 fr.

Reçu par l'École libertaire, liste remise par Rousseau : Mai. Auger, 7 fr. 50; Juin. A. A., 1 fr.; A. F., 1 fr.; P. F., 1 fr.; V. R., 1 fr.; A. R., 1 fr.; J. H., 1 fr.; H. R., 5 fr. Total : 18 fr. 50. — Un camarade, 2 fr. — Quête hebdomadaire d'un atelier, 5 fr. 50. — Les souscriptions sont reçues chez Ardouin, 86, rue de Cléry.

Reçu pour la colonie Butaud : T. L., 0 fr. 50.

Reçu pour le journal : Par Bizien, quelques libertaires de Brest, 2 fr. — V. P., 5 fr. — Les camarades de la Chapelle, 8 fr. — R. V., à Rodez, 12 fr. — Reims, un camarade, 2 fr. — Merci à tous.

B., à Liège. — Chaumont. — L., à Chaux-de-Fonds. — C., à Marseille. — C. C., à Bordeaux. — L., à Pont-de-l'Eure. — B., à Givors. — J., à Châlons. — C. C., à Porto. — V., à Porto-Alègre. — G., à Arles. — Mme H., à Alais. — C., à Toulon. — M., à Nonancourt. — B., à Agen. — M., à Caudebec. — M., à Bourges. — B., à Nevers. — V., à Nimes. — D., à La Haye. — H., à Rotterdam. — P. A., à Angers. — M. P., à Millau. — B., à Saint-Brieuc. — Reçu timbres et mandats

Le Gérant : Denéchère.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.